

Bernard Traimond

QU'EST-CE QUE  
L'ETHNOPRAGMATIQUE ?

Presses Universitaires de Bordeaux

*Études culturelles*

## Six livres à titre d'exemples

1 – DURANTI, Alessandro, *From Grammar to politics: Linguistic anthropology in a Western Samoan Village*, Berkeley, University of California Press, 1994.

2 – LISÓN TOLOSANA, Carmelo, *La Santa Compañía. Fantasías reales, Realidades fantásticas*, Madrid, Akal, 1998. (traduction française Presses Universitaires de Bordeaux, 2007).

3 – CLAVERIE, Élisabeth, *Les guerres de la vierge. Une anthropologie des apparitions*, Paris, Gallimard, 2003.

4 – CHAUVIER, Éric, *Anthropologie*, Paris, Allia, 2006.

5 – ZUMBIEHL, François, *Le discours de la corrida*, Lagrasse, Verdier, 2008.

6 – MILHE, Colette, *Comment je suis devenue anthropologue et occitane*, Lormont, Le Bord de l'eau, Des mondes ordinaires, 2011.

Afin de présenter la démarche que j'ai désignée sous l'appellation d'*ethnopragmatique* dans toutes ses ampleurs et ses contradictions, je vais analyser six ouvrages qui, à mes yeux, s'inscrivent dans ce courant. Je les ai choisis, parmi beaucoup d'autres, en fonction de leur qualité. Pour les six, l'enquête joue un rôle essentiel. Chaque chercheur a longtemps séjourné auprès des personnes qu'il étudie, il parle leur langue et décrit soigneusement la place qu'il occupe par rapport à elles, ce qu'elles attendent de lui, et surtout, il prend en compte les changements successifs dans les relations établies avec ses locuteurs. Ces six auteurs s'appuient plus ou moins explicitement sur la pragmatique du langage (Duranti, 1994 : 11, Claverie, 2003 : 32...) pour appuyer leurs démonstrations. En revanche, leur bibliothèque comprend des auteurs parfois différents – Élisabeth Claverie n'invoque ni Wittgenstein, ni Austin, ni Grice mais Russell, Strawson et Quine – des références suffisamment proches pour les inscrire dans la même tradition philosophique. Ces six livres, leurs enquêtes, les lieux où elles se sont effectuées et les objectifs poursuivis permettent de montrer la souplesse de l'*ethnopragmatique*, ses capacités d'adaptation et la diversité de ses expressions.

## II. Les affirmations

LISÓN TOLOSANA, Carmelo, *La Santa Compañía. Fantasias reales, Realidades fantasticas*, Madrid, Akal, 1998. (traduction française *Réalités fantastiques. Recherches sur la Santa Compañía de Galice*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2007).

Carmelo Lisón Tolosana explore une autre face des difficultés nées de l'écroulement des « grands récits légitimants » qui posaient *a priori* la cohérence des données collectées : comment rendre compte de la désharmonie du monde sans le réduire à une juxtaposition de cas ? Son livre propose les moyens de surmonter ces obstacles en s'appuyant sur des enquêtes précises. Étudiant une situation « minimaliste », la *compañía*, procession des âmes qui quittent le cimetière pour aller devant la maison du prochain défunt, singulière croyance fort répandue en Galice, il met en péril le « positivisme » qui prétend décrire le monde indépendamment des conditions dans lesquelles celui-ci a été observé. Que ce dernier organise les informations qui nous parviennent, qui le nierait ? Mais nous n'accédons à la connaissance de la réalité qu'au travers de certains discours, ce qui veut dire qu'on ne peut les comprendre sans tenir compte des conditions dans lesquelles ils ont été élaborés et transmis.

Lisón Tolosana est nécessairement explicite là-dessus : l'accès à la *compañía* ne résulte pas de sa propre expérience nocturne mais de la narration des témoins oculaires. Lui ne l'a jamais vue mais il en a recueilli les récits par dizaines. Il pose ainsi son lieu d'enquête en dehors de toute observation que certains présentent comme « objective » pour l'absurde prétexte qu'elle est effectuée par le chercheur. Le choix de son objet d'enquête, la *compañía*, lui interdit de disposer d'autres sources que des discours. Jamais il n'a affaire à une réalité positive ou prétendue telle. Voilà un avatar et une expression du « tournant linguistique ».

Ensuite, par son objet, Lisón inscrit ses recherches dans deux traditions de l'anthropologie, d'une part, la curiosité envers la sorcellerie qui est née avec la discipline dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, et, d'autre part, les recherches des historiens et des anthropologues sur le surnaturel depuis Michelet et sa *Sorcière* (1862) jusqu'à Lévi-Strauss et *Le sorcier et sa magie* (1958), sans oublier évidemment Favret-Saada (*Les mots, la mort, les sorts. La sorcellerie dans le bocage*, 1978). Lisón intervient à nouveau dans un domaine où se bousculent les meilleurs, Evans-Pritchard, Caro Baroja, Thomas, Ginzburg, Le Goff, Schmitt, Muchembled, Piniès... Cette liste qui oublie beaucoup de noms pose deux questions : pourquoi le monde de

l'au-delà suscite-t-il tant d'intérêt ? Comment étudier académiquement les « superstitions » ?

Lisón Tolosana étudie ces thèmes comme É. Claverie examinera les apparitions. Il serait ridicule d'y souscrire et méprisable d'y répondre par l'ironie. La seule attitude acceptable, moralement et académiquement, consiste à écouter et à expliquer pourquoi certaines personnes souscrivent à ces fables. Opposer le rationalisme à la superstition permet de poser un lieu de combat, éventuellement légitime dans l'action politique mais cette attitude interdit de comprendre, ce qui constitue le seul objectif du chercheur. Lisón veut comprendre. Il s'intéresse donc aux raisons pour lesquelles des individus aussi rationnels que nous ou que lui, en arrivent à rencontrer des processions d'âmes, et ensuite à en parler dans le but de convaincre leur entourage de la réalité de leur vision. À l'encontre d'autres sciences sociales, l'enjeu est essentiel pour l'anthropologie. Il s'agit de légitimer le « discours naturel » qui s'inscrit dans un registre que les autorités politiques et religieuses ont toujours condamné, y compris pour de bonnes raisons. En revanche, Lisón – selon la démarche anthropologique – cherche à expliquer pourquoi les classes subalternes s'obstinent à tenir des propos inavouables et à utiliser des catégories condamnées par toutes les autorités politiques ou intellectuelles. Il va donc jusqu'au fin fond de l'Espagne où des populations disent (depuis peu) descendre des Celtes, parlent une langue étrange, presque du portugais, pour trouver à la fois le plus commun – les relations avec les morts – et le plus spécifique – les formes locales de ce commerce.

En bonne orthodoxie académique, Lisón commence par nous proposer des chiffres, des courbes et des tableaux. Il va aussi ailleurs, en Écosse et même plus loin encore, chercher des comparaisons pour évidemment revenir aux informations de première main recueillies au cours d'entretiens, au discours naturel, toujours exprimé dans un certain contexte. Il cherche à expliquer les invraisemblables récits de ces processions nocturnes. Son propos est clair : il s'agit pour lui de nous montrer l'évidence de ces descriptions, leur rationalité, la force qu'elles transportent, même si, racontées, elles restent le pâle reflet de l'émotion ressentie par les locuteurs lors de leur rencontre avec la *compaña*. Avec Lisón « l'indigène a toujours raison » et l'anthropologue a pour tâche d'expliquer les propos qu'il entend. Il ne recherche que la rationalité des paroles exprimées.

Il ne peut évidemment s'appuyer sur un corpus dont les limites déterminent l'analyse et les conclusions ultérieures mais surtout en raison de l'hétérogénéité des documents recueillis, des « comptines les plus invraisemblables jusqu'aux fantaisies réelles les plus merveilleuses

et plausibles » (p. 198). En revanche, toutes ces informations expriment des valeurs existentielles et « un circuit oral dynamique et surprenant ». L'examen de ces « modes de communication » comme dirait Althabe conduit à deux conclusions. La première constate que « les croyances précèdent la conception du monde ». La seconde montre que les discours recueillis par le chercheur constituent « une réalité structurée selon leurs propres schémas conceptuels traditionnels qui tirent leur sens de la langue articulant les significations ». Celle-ci organise la « verbalisation » du monde et particulièrement de la *compaña*.

Pour examiner ces paroles, Lisón Tolosana utilise, lui aussi, la pragmatique du langage. Il souligne la forme de la narration, « le présent énonciatif emploie le mode temporel du passé », où le statut du locuteur, le « je-originel » du témoin « personnage principal du drame et narrateur de l'événement » selon son « statut ontologique » nécessairement complexe entre deux mondes mais au centre d'un discours « thétique ». Comme il veut convaincre l'auditeur de la véracité de la vision, le locuteur utilise toute une gamme de procédés rhétoriques des plus sophistiqués. Les récits commencent à l'imparfait, le temps des fables, le degré 0 de la narration. Ils présentent ensuite toutes les manifestations de l'expérience, lumière, bruits..., la poétique des émotions (le sang se fige) car, nous dit Lisón, « faute de précision allocutive et de moyens d'expression fermes, la narration ne peut décrire que la singularité de l'expérience » comme nous l'apprennent, dit-il, Maître Eckhart, Jean de la Croix et Hegel.

De son côté l'enquêteur doit se contenter d'une « présentation analogique » d'autant qu'à la différence de J. Favret-Saada, Lisón n'affirme pas établir des relations particulières avec ses locuteurs. Ils ont vécu une situation si perturbante que la rupture essentielle ne s'établit pas entre l'« indigène » et l'enquêteur comme dans les situations habituelles, mais entre les témoins et les autres, qu'ils soient parents, galiciens ou même anthropologues. La vision déplace les frontières habituelles et impose ses propres distinctions et séparations. Dès lors, le locuteur prétend légitimement accéder au statut de témoin auprès de son entourage et argumente, parfois avec vigueur, pour obtenir l'adhésion de ses proches au risque d'affronter des opposants sceptiques et obstinés. La recherche d'adhésions venues de différents horizons suscite des discours répondant à une diversité de consciences et d'explications. Peut-être faut-il rappeler que dans ces jeux, par l'intérêt qu'il leur porte, l'anthropologue joue un rôle non négligeable pour légitimer auprès des indigènes les propos sur un « monde autre ». Enfin, répétés, dialogues et débats arrivent à établir une « commu-

nauté de langage » et même un discours commun dans lequel – aspect essentiel – le doute joue un rôle central.

Que veut, en définitive, nous dire Lisón ? Il affirme la nécessité impérative des enquêtes sur les marges, le flou, l'indécis qui réclament l'interaction : « je veux dialoguer et faire parler le texte vernaculaire » écrit-il. Dès lors, il n'y a pas de frontière entre réel et fiction, intérieur et extérieur mais articulation et conjonction. Même si l'auteur garde, ne serait-ce que pour des raisons pédagogiques des binarismes tels que objectif/subjectif, *etic/emic*, son livre ne constitue qu'un plaidoyer à l'encontre des oppositions duelles qu'elles soient entre notre monde et l'« autre », entre les voyants et les autres. Cette volonté de penser le continu a pour résultat apparemment paradoxal de se donner les moyens d'exprimer l'hétérogène, les frontières, les ruptures. Comment comprendre le chaos ? Tout simplement en constatant que « les croyances précèdent la vision » et que la cohérence n'est qu'une construction *ex post* du savant et du vulgaire. La volonté des témoins de la *compaña* de justifier leur vision devant leurs interlocuteurs les amène à employer une rhétorique particulièrement élaborée afin d'utiliser toutes les ressources disponibles pour convaincre les plus sceptiques. Dans l'analyse de ce processus, Lisón insiste donc, non sur le résultat mais sur la genèse des récits pour remonter à leurs sources, au vécu, aux expériences, aux émotions. Ce passage des pratiques aux discours permet évidemment le déploiement des analyses ethnopragmatiques même si l'Académicien madrilène ne désigne pas sa démarche sous cette appellation.

Ce retour à un thème traditionnel du folklore étudié dès le XVIII<sup>e</sup> siècle par le père Sartamiento, traité par le célèbre romancier du XX<sup>e</sup>, Valle-Inclán, utilise des démarches si novatrices qu'il échappe à tous les poncifs antérieurs. Au contraire, il montre comment l'*ethnopragmatique* peut examiner à nouveau des objets anciens.

### III. L'invraisemblable

CLAVERIE, Elisabeth, *Les guerres de la vierge. Une anthropologie des apparitions*, Paris, Gallimard, 2003.

« L'emploi du "nous" dans la phrase de Mirjana, la forme de présence de ce pronom personnel qui atteste une action, qui plus est collective, les voyants parlant d'eux-mêmes comme sujets de cette action, tout cela est compris comme l'indice d'un mensonge, la preuve de l'insertion frauduleuse de quelque chose à la place de ce qui devrait être la seule volonté